

Bulletin mensuel de
l'Académie des sciences et
lettres de Montpellier

N° 55

Février - Juin 1926

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER



MONTPELLIER
IMPRIMERIE EMMANUEL MONTANE
Rue Ferdinand-Fabre et Quai du Verdanson

1926

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 753102321630 3

Discours de Réception de M. le Médecin-Principal ROUFFIANDIS

Séance générale du 28 Juin 1926

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,
MES CHERS COLLÈGUES,

En vous adressant tout d'abord l'expression de ma très vive gratitude pour l'honneur qui m'est fait aujourd'hui, laissez-moi confesser devant vous le sentiment qu'ont provoqué chez moi, devant l'humilité de mes titres, les premières ouvertures de mes aimables parrains en vue de mon admission dans votre docte compagnie. Dès ce premier moment, je me suis demandé si vos suffrages ne s'égareraient pas en se portant sur mon nom et j'ai sincèrement regretté de n'en être pas plus digne. J'ai pensé toutefois qu'il fallait rechercher une des raisons de votre choix dans le long passé de mon père à Montpellier, dans les amitiés durables qu'il avait su s'y créer au sein du milieu universitaire dont il était issu, et aussi peut-être dans le souvenir de son succès aux fonctions d'édile de notre ville en qualité d'adjoint délégué à l'instruction publique. J'aurais voulu posséder ses dons de mémoire, sa vive intelligence et cette étonnante capacité de travail qui lui permirent de s'élever, tout seul, de l'école primaire aux hautes études mathématiques, en même temps qu'il apprenait, sans maître, plusieurs langues étrangères, mortes ou vivantes; d'abord celles qui étaient indispensables pour ses diplômes universitaires qu'il conquit seul de haute lutte, d'autres langues ensuite, qu'il avait désiré posséder, pour charmer les loisirs de ses vieux ans.

Vous avez aussi pensé, j'en suis assuré, aux services et aux titres de mon jeune frère très regretté à qui ses campagnes coloniales et ses travaux scientifiques, avaient déjà créé une situation enviable dans le corps de santé colonial, lorsqu'une mort brutale, toute de sacrifice et de dévouement volontaire, vint, dans un fatal concours de circonstances, faucher tous ces espoirs et remplir de douleur tous les siens, tous ses amis et les populations de la colonie qu'il aimait par dessus tout et qui le lui rendaient si généreusement.

Je ne puis, hélas, que rappeler le souvenir de ces titres familiaux pour marquer ce que représente le nom que vous avez bien voulu honorer en l'accueillant parmi vous; mais surtout, je ne l'oublie pas, c'est à l'uniforme que je porte que s'adressaient vos suffrages quand vous avez, suivant une attention traditionnelle dont nous sommes très honorés et dont nous vous remercions de tout cœur, appelé dans votre sein un représentant du corps de santé militaire.

Veillez croire que je suis, Monsieur le Président et mes chers collègues, particulièrement touché de l'honneur dont vous m'avez comblé dans la circonstance. J'en saisis d'autant plus le prix quand je reporte ma pensée sur la personnalité de celui dont vous avez voulu me voir occuper la place alors que les circonstances l'ont contraint à la céder trop tôt.

Le Médecin-Inspecteur VISBECQ représente en effet une belle figure, aux yeux de ceux qui ont eu la bonne fortune de l'approcher durant quelques étapes de sa carrière déjà si remplie, Celle-ci pourra mieux encore être appréciée à sa valeur quand le recul du temps aura permis d'en juger l'ensemble.

J'en noterai aujourd'hui seulement quelques aspects, car, aussi bien, M. VISBECQ a devant lui maintenant encore un vaste champ d'action où il pourra donner la pleine mesure de sa valeur et de sa maîtrise dans les hautes fonctions auxquelles l'a appelée la confiance du Ministre de la Guerre.

On pourrait caractériser en quelques mots cet esprit si généreusement doué et curieux de toutes choses, en disant de lui qu'il est surtout un homme d'action et un homme d'ordre. Né sur les bords de la Seine, en plein Paris, d'une origine simple qu'il aimait à rappeler à ses familiers, il avait, parmi les papiers et les livres de la maison paternelle, puisé le goût de connaître et de savoir.

Taillé physiquement pour le mouvement, il n'aurait pu s'accommoder d'une vie sédentaire et c'est de par le monde qu'il chercha de bonne heure à satisfaire son désir d'instruction et d'action.

Entré par vocation dans le corps de santé militaire, dès le début de sa carrière il eût voulu prendre part à l'expédition de Madagascar, mais n'eut pas cette chance.

Alors, il partit pour l'Extrême-Orient et fit en Indo-Chine un premier séjour dans la contrée du Haut-Laos et du cours supérieur du Mékong, ce grand fleuve dont les bords étaient à peine

explorés et dont la navigation devait coûter dans la suite de douloureux sacrifices au personnel du corps de santé.

Le médecin, aux colonies, est un agent des plus actifs de pénétration et d'influence auprès des populations nouvellement soumises ou protégées. Son action est immense, mais nécessite un effort constant, effort physique aussi bien que moral; aux risques professionnels s'ajoutent les multiples dangers de la brousse. C'est une vie qui ressemble singulièrement à une lutte et qui réclame une énergie morale peu commune. Elle est pleine de surprises et d'un imprévu souvent pittoresque, au moins pour le narrateur, mais quelquefois tragique. Saurai-je dépeindre l'état d'esprit à la fois enthousiaste, à en juger par les lettres qu'il écrit, mais un peu ahuri tout de même, du tout jeune aide-major qui, fraîchement débarqué depuis quelques semaines à Hanoï, se voit un soir appelé dans le bureau du Directeur, par un télégramme venu de Laos et s'entend donner l'ordre de partir sans délai pour les bords lointains du Mékong. « Apportez provisions et farine pour un an »; dit, entre autres choses curieuses, le télégramme que le Directeur a laissé entre les mains de notre jeune aide-major. Ce sont alors courses rapides dans les magasins, chez les traitants habitués à ces sortes d'affaires et qui, en deux jours, — mais contre bonne somme à valoir sur la solde des mois futurs, — vous nantissent notre voyageur improvisé de quelques cent dix caisses dûment garnies de choses et autres, d'utilité diverse.

C'est le chemin de fer, la descente à la baie d'Along, la mer, le débarquement en Annam, les pirogues pour remonter le fleuve; puis les éléphants, vingt éléphants, un convoi plein de pittoresque, la piste dans la brousse, la sensation de liberté, la vie belle; puis l'isolement et la solitude au campement du soir, seul avec soi-même, à deux mille lieues de la France et des êtres chers à qui l'on pense.

Enfin, après des semaines de route, c'est le poste isolé sur les bords du fleuve aux vastes horizons et la vie qui s'égrène avec des heures longues et qu'il faut remplir tout seul.

Bien souvent mon frère m'a conté ses longues randonnées, ses semaines de route ou de navigation, à dos d'éléphant ou de cheval, mais surtout en pirogue ou sur un radeau, pour aller vacciner dans des territoires entiers, ou pour parcourir des provinces envahies par des fléaux tels que la peste ou le choléra.

Presque toujours, c'est par le fleuve que s'effectuent dans le Haut-Laos les relations entre les postes éloignés et rares échelonnés sur ses rives. Il n'y a guère que de mauvaises pistes de terre et la voie naturelle est la voie d'eau. On s'embarque sur une pirogue que conduisent au gré des courants les pagayeurs habiles; ou bien, si la navigation doit durer plus longtemps et si les bagages sont plus abondants, on aménage sur deux longues pirogues un radeau couvert, une sorte de canha flottante que vont balloter et souvent violemment secouer les remous tourmentés des rapides sinueux entre les rochers. On utilise parfois l'ancienne canonnière, promue au rang de yacht du Résident, ou le rafiote des messageries fluviales, quand la hauteur des eaux leur permet de naviguer; de toutes façons, on peut confier son âme à Dieu quand on s'embarque sur les flots du grand fleuve. Plusieurs déjà n'en sont pas revenus, d'autres encore n'en reviendront pas.

Après son séjour à Laos, le Médecin Major VISBECQ fit ensuite partie du corps expéditionnaire de Chine et supporta avec les troupes françaises tous les périls de cette lointaine expédition.

Sa vocation coloniale s'était confirmée et développée à l'épreuve du temps.

Il était pourtant demeuré dans le cadre métropolitain du corps de santé. Cela ne saurait nous surprendre. La liste est longue des noms de nos camarades métropolitains dont les services hors d'Europe furent prolongés, dont les travaux coloniaux font autorité et même dont les grandes découvertes honorent la science.

Il y a place dans le monde pour toutes les activités; toutes doivent être utilisées et appréciées à leur valeur, sans trop s'attacher à des questions de bouton.

M. VISBECQ était à Paris, dans un poste de choix à la Section technique du Service de Santé, lorsque l'invasion de 1914 nous surprit. Il subit les vicissitudes des premiers mois de la guerre comme nous tous, dans les diverses fonctions qui lui échurent du fait des circonstances, toujours à l'avant. Mais dès que le corps expéditionnaire d'Orient fut organisé, la nostalgie s'empara à nouveau du Médecin principal VISBECQ, épris de ses souvenirs d'Extrême-Orient et le voilà, tout de suite, embarqué pour les Dardanelles, ensuite à Salonique, et en Macédoine, où il dirige l'ensemble du service de l'armée; puis à la base d'Alexandrie, en Egypte, qu'il organise.

Les travaux qu'il publiera après la guerre, notamment sur le paludisme en Orient, demeureront comme des témoignages de son incomparable et bienfaisante activité durant ces années de lutte non seulement contre l'ennemi, mais contre le climat et les endémies.

A la conclusion de la paix, le Médecin principal VISBECQ fut rappelé au poste où il s'était déjà brillamment signalé avant la guerre, mais cette fois pour y exercer les fonctions de chef, je veux parler de la section technique du Service de santé.

Qu'est-ce qu'une section technique ?

C'est l'organe placé tout auprès et à la disposition exclusive du Ministre, dans chaque arme ou service, et à qui est confiée, par le Directeur responsable, l'étude de toutes les questions intéressant le matériel et la technique de l'arme ou du service, ainsi que la préparation de leurs règlements organiques.

Pendant quatre ans, durant cette période si difficile où, après avoir admis comme un acte de foi que la guerre était morte, il fallut se convaincre de la nécessité de se tenir prêt à nouveau à la faire, s'il le fallait, M. VISBECQ fut à la tête de l'organe d'études chargé de mettre au point tous les progrès inspirés des enseignements de la guerre passée.

Il fut le confident quotidien de notre directeur, le Médecin inspecteur général TOUBERT, dont le nom évoque dans notre ville des souvenirs particulièrement attachants.

Ce que fut pendant quatre ans la vie du Médecin principal VISBECQ, seuls peuvent se le représenter ceux qui ont vécu longtemps dans cette maison, j'allais dire dans cette galère — permettez-moi l'expression familière mais exacte — qu'est l'administration centrale de la guerre. Du moins, en fournissant une somme de travail énorme, le chef de la Section technique avait-il le sentiment d'accomplir une tâche intéressante; sa route était dégagée de toutes les épineuses broussailles qui encombrent les bureaux des directions d'arme ou de service. Il travaillait au-dessus des nuages et des tempêtes de la vie quotidienne où se débattaient les officiers des bureaux, ses voisins. Car nous voisins, durant ces quatre ans, M. VISBECQ et votre serviteur. Si nos fonctions étaient différentes, nos services étaient abrités dans le même logis. Nous en changeâmes d'ailleurs souvent.

Une bombe malencontreuse ayant, en 1918, incendié une partie des bureaux du Ministère de la Guerre, il se trouva que ce fut

la Santé qui subit le plus grand dommage, et le Sous-Secrétaire d'Etat de l'époque dut, par suite de cette circonstance, chercher refuge ailleurs pour ses services. Dès ce moment, la Santé devint un peu le juif errant du Ministère. Quatre fois en six ans nous avons déménagé toutes les paperasses et le mobilier de nos bureaux. Nous avons successivement connu les aristocratiques avenues voisines de l'Etoile, puis les quais démocratiques et les entrepôts de Bercy sur la rive droite, pour retrouver enfin la quiétude des hôtels et jardins du faubourg Saint-Germain.

Dans ces décors variés, mais auxquels on prête peu d'attention, je vous l'assure, au cours de la vie si remplie et pourtant si monotone que mènent dans Paris tous ceux qui travaillent à une tâche absorbante, M. VISBECQ assumait les fonctions de secrétaire et animateur des grandes commissions chargées de la refonte des règlements organiques du Service de Santé et dirigeait ses études concernant le nouveau matériel.

Durant la même époque, il suivait à l'Ecole supérieure de guerre les enseignements donnés aux futurs grands chefs des différents services de l'armée.

Il est l'auteur de guides provisoires du Service de Santé en temps de guerre pour les médecins, les pharmaciens et les officiers d'administration qui font autorité, en attendant la publication des règlements définitifs, dont la préparation avait été bien avancée par lui.

Entre temps, il était chargé de représenter le corps de santé militaire français dans deux missions importantes en Pologne et en Amérique et dans les divers congrès internationaux de médecine militaires dont les assises se sont tenues dans plusieurs capitales alliées. Fidèle à la conception de l'unité d'origine et de fins de toutes les branches du corps médical civil et militaire, il consacrait également aux réunions de l'Ecole d'instruction des officiers du service de santé du gouvernement militaire de Paris le meilleur de ses loisirs; ses conférences à l'Union Fédérative des Médecins et Pharmaciens de réserve gardent, à la lecture, un attrait qui fait revivre aux yeux de ceux qui les ont entendues la forte personnalité de leur auteur.

La rédaction et la publication des archives officielles de médecine et de pharmacie militaire, souche de travaux originaux remarquables, fut également l'œuvre du Médecin principal VISBECQ durant les quatre années de 1920 à 1924.

Si je me suis un peu longuement étendu sur cette partie de l'œuvre de mon éminent prédécesseur, c'est qu'elle fut particulièrement importante et aussi que durant cette période, nos existences furent, comme je vous l'ai dit, jumelées sous le même harnais.

Quand M. VISBECQ partit pour Montpellier je l'enviai, sans oser trop l'avouer, car j'avais la nostalgie du ciel de notre Clapas. Ce me fut une double joie de l'y retrouver quand les circonstances m'y conduisirent à mon tour. Je croyais le connaître assez, pour l'avoir approché de près durant quatre ans de bon voisinage dans les bureaux du Ministère. Je me trompais : on ne connaît pas ses voisins à Paris. Je dois à notre trop court commun séjour dans la cité montpelliéraine d'avoir pu pénétrer les ressources de son esprit particulièrement cultivé, et apprécier l'aménité de son caractère comme la simplicité de ses goûts.

Amoureux des belles choses et de la nature il affectionnait tout particulièrement les plaisirs simples. Lorsqu'il n'en était pas empêché, il aimait par dessus tout à passer sur les bords des étangs et des canaux, le dimanche, la gaule en main, les quelques heures de loisir que lui laissaient ses fonctions. Il goûtait en artiste le charme des heures, l'harmonie des lignes, la cohésion des plans de ce paysage « des bords du Lez aux flancs des monts » qu'a célébré la fameuse cantate de PALADILHE, dont nous avons autrefois comme étudiant si souvent répété les strophes enthousiastes. Il aimait contempler les feux du couchant sur l'étang de l'Or et la silhouette bleue du pic Saint-Loup, dont le profil se dresse devant l'Aigoual et les Cévennes et au pied duquel semble étendue la cité médiévale dont le clocher et les tours émergent seuls dans la lumière impalpable du soir.

M. VISBECQ regrettait de quitter ces lieux lorsqu'il sut qu'il devait être appelé à d'autres fonctions. Cette communauté de sentiments nous rendit plus sensible la séparation, prématurément imposée par les circonstances. Nous comprenions toutefois qu'il devait, comme nous tous, suivant la parole que notre illustre ancêtre PERCY adressait aux chirurgiens sous-aides de la grande armée. « Aller où le devoir et l'humanité nous appellent et être toujours prêt à servir l'une et l'autre ».

Maintenant, sur la terre marocaine, le Médecin inspecteur VISBECQ s'acquitte, pour le bien de tous, de ce double devoir. Nous formons tous le vœu qu'il y trouve une récompense en pro-

portion de ses mérites et des éminents services qu'au Maroc, comme en France et aux colonies, il n'aura cessé de rendre à la science, à l'armée et au pays.

*Réponse de M. le Professeur MARGAROT
à M. ROUFFIANDIS*

MONSIEUR LE MÉDECIN PRINCIPAL,

Appelé à l'honneur de vous inviter à prendre place parmi nous, je n'ai jamais ressenti aussi vivement combien d'autres que moi eussent été plus dignes d'une présidence où je fus porté par des amitiés indulgentes.

MESSIEURS,

Je dois vous présenter l'un des meilleurs de ceux dont l'existence est un long service envers le pays.

La modestie de M. ROUFFIANDIS ne veut voir dans votre choix qu'un hommage traditionnel au Corps de Santé.

Nous avons sans doute tenu à nous conformer à un usage qui nous a permis d'accueillir les représentants les plus illustres de la médecine militaire; mais,

Monsieur le Médecin Principal, vous n'auriez pas ce titre, si glorieusement mérité, que votre place serait quand même au milieu de nous.

Vous étiez désigné par l'étendue de vos connaissances scientifiques, par vos rares qualités de médecin et d'administrateur, par votre haute valeur morale.

Originaire de Perpignan, vous avez été élève au lycée de Montpellier et plus tard étudiant à notre Ecole de Médecine.

Votre application pour les sciences biologiques fait de vous presque aussitôt un lauréat de la Faculté. Un concours vous ouvre les portes du laboratoire de chimie en vous donnant le titre d'aide.-préparateur.

Mais le goût de l'action vous entraîne vers la médecine militaire, seule capable d'associer le labeur scientifique à l'effort des lointaines entreprises.

Vous quittez Montpellier pour Lyon.

Après une année de perfectionnement au Val-de-Grâce et un rapide passage dans divers régiments, vous êtes envoyé au Maroc, puis affecté à la Légion étrangère dans le Sud-Oranais.

Il vous est enfin permis de donner la mesure de votre activité en vous consacrant à une tâche difficile sous une latitude ingrate.

Tout entier, suivant le mot de PSICHARI, à la règle austère de l'Afrique, vous suivez les colonnes qui avancent par étapes dans le désert. Mais la terre inhospitalière est balayée par des souffles mortels. La maladie vous contraint d'abandonner les camps meurtriers.

Vous revenez en France et une de vos affections vous amène à Montpellier comme adjoint à la Direction du Service de santé de la XVI^e Région.

La guerre arrive.

La grandeur de l'effort accompli ne supporte aucune forme de l'éloge. Seule est éloquente la sèche énumération des états de service.

Vous partez en campagne avec le 152^e régiment d'infanterie.

Au mois de septembre 1914, une grave blessure du crâne par éclat d'obus vous vaut la croix de la Légion d'honneur.

A peine rétabli, vous rejoignez un nouveau poste à Bar-le-Duc.

Un peu plus tard, vous êtes affecté au 46^e régiment d'infanterie et une citation à l'ordre du régiment souligne votre belle conduite à la prise de Vaucquoy.

Mais la maladie vous éloigne malgré vous du théâtre des opérations.

Vos qualités administratives vous désignent alors au choix du Ministre de la Guerre pour un poste de confiance au Sous-Secrétariat d'Etat du service de santé, où vous restez jusqu'en 1925.

Entre temps, vous êtes nommé officier de la Légion d'honneur, du Nicham-Iftikar, du Nicham-Alaouit et décoré de l'ordre de Saint-Sabat.

Nous avons enfin le bonheur de vous retrouver à Montpellier comme médecin-chef de la Place et médecin-chef des salles militaires de l'Hôpital Suburbain.

L'Académie des Sciences et Lettres est heureuse de vous compter parmi ses membres et je m'honore d'avoir été choisi pour vous souhaiter la bienvenue en son nom.